

Raconter l'Océanie par ses motifs

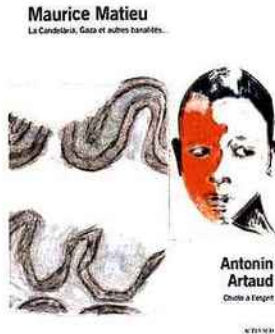
ARTS PREMIERS. Le premier pas pour entrer dans le monde océanien, c'est de saisir sa géographie. Et de sa géographie éclatée en milliers d'îles découle la multitude de cultures de cette région située entre l'Asie du Sud-Est et l'Amérique du Sud.

Raconter l'Océanie en cinq cents pages tient donc de la gageure... relevée avec esthétisme et rigueur scientifique par Nicolas Garnier. À la fois peintre et ethnographe rattaché à l'université de Papouasie-Nouvelle-Guinée, l'auteur explore dans ce livre les sociétés du Pacifique par le biais de leurs motifs : un court texte fait un point sur un aspect culturel, comme l'architecture, la navigation et le tatouage, illustré par le dessin d'un artefact ou d'un motif réalisé par l'auteur lui-même.

Entre carnet de voyage et manuel d'introduction, l'ouvrage traite ainsi des matériaux de création, du divin, du rôle de l'homme et de la femme et des rituels qui structurent leur existence. Une trop courte introduction sur l'histoire et les enjeux contemporains de ces cultures ancestrales est la seule faiblesse de ce voyage en Océanie, guidé par les cartes indispensables à la compréhension de ce monde. ■

Virginie Duchesne

→ Nicolas Garnier, *Motifs d'Océanie*, Hazan, 491 p., 39 €



Matieu, peintre engagé contre la barbarie

PEINTURE. Soyons clairs : Maurice Matieu est un peintre engagé, totalement, avec persévérance et conviction, et depuis longtemps. Ne disait-il pas en 1973 : « Avant d'acheter de la peinture, la bourgeoisie achète le bonhomme. » Né à Paris en 1934, mathématicien de formation, Matieu commence à peindre en 1957, expose chez Maeght en 1965 et, réfractaire aux conditions du marché, quitte la galerie. Artiste très actif, il peint tous les jours, des heures durant, jusqu'à l'épuisement physique. Vigilant, jamais il n'a cessé de réagir face à l'insupportable, face à la barbarie si constamment humaine.

Cette barbarie récurrente est l'objet de son dernier livre : la nuit du 23 juillet 1993, sept enfants des rues sont abattus près de l'église de la Candelária, à Rio. Puis il y eut Gaza, et d'autres déshonneurs... Cet ouvrage de Matieu n'illustre rien, il est juste et pleinement un objet en lui-même, un objet de peintre, une pierre lourde de sang et d'humiliations, dense de sa peinture. Il est aussi un intense débrutissement face à l'inacceptable. La seconde partie du livre est construite autour d'un texte de 1947 d'Antonin Artaud, *Chiote à l'esprit*. Décapant! ■

Colin Cyvoct

→ Maurice Matieu, *La Candelária, Gaza et autres banalités*, Actes Sud, 101 p., 35 €

Prière d'insérer

Par Marie Rayevski

L'HOMME, SA PART DE TÉNÈBRES ET D'ESPOIR

Lucien Hervé confiait à Hans-Ulrich Obrist qu'il aurait aimé composer un livre entier de citations. Ainsi, au « Je meurs de ne pas mourir » de sainte Thérèse, il aurait fait répondre par Einstein : « La vie est le plus beau cadeau qui soit. » Si le photographe n'a pu réaliser son rêve, Pierre Pinchon l'a fait pour lui. Car tout l'intérêt de *La Lumière dans les arts européens, 1800-1900* (Hazan, 223 p., 15 €) réside dans les citations que l'on en retire.

L'ouvrage, dit la quatrième de couverture, s'adresse aux candidats préparant le Capes. Vraiment? Car le propos scolaire ne permet jamais au lecteur d'aiguiser son sens critique. Il l'enferme même dans de simples lectures d'œuvres, quand le sous-titre ne reflète pas la teneur réelle de l'ouvrage, les artistes français remportant la part belle. La lumière viendra donc d'ailleurs, de *L'Œil mystique*.

peindre l'extase dans l'Espagne du Siècle d'or de Victor I. Stoichita (*Le Félin* 357 p., 35 €). Si le sujet paraît réservé aux amateurs avisés de l'art religieux, l'ouvrage, lumineux, est accessible à tous. Son atout majeur est la simplicité du propos alors même que le thème, ardu, appelle à de multiples références. L'auteur l'aborde sous des angles variés en incitant le lecteur à avoir sa propre vision. La logique du raisonnement, la clarté du propos, les sources fouillées et diverses font du chapitre « Minimal Zurbarán » un magnifique psaume à la réflexion. Victor I. Stoichita y analyse l'énigmatique saint François debout momifié de Zurbarán à travers le regard d'iconographes et d'historiens, du poète Théophile Gautier (« ... aspect étrange, à vous donner l'effroi... ») et du psychanalyste Sigmund Freud dont l'œuvre illustre le concept d'« inquiétante étrangeté » : « Ce qui semble à beaucoup de gens au plus haut degré étonnant, c'est tout ce qui se rattache à la mort, aux cadavres, à la réapparition des morts, aux spectres et aux revenants. »

Si aujourd'hui notre rapport aux ossuaires illustre lui aussi le concept du psychanalyste, « ce qu'il nous faut comprendre, c'est que les ossuaires de jadis relevaient du sacré et que les chapelles qu'on y intégrait parfois en faisaient des lieux non de peur mais d'espérance eschatologique ». Paul Koudounaris dans *L'Empire de la mort* (Éditions du Regard, 224 p., 49 €) parle de l'humanité avant toute chose. « On rapporte que les adultes se rendaient à l'ossuaire en compagnie de leurs enfants pour leur montrer le crâne de leurs ancêtres en guise d'initiation à l'histoire familiale. » Nous sommes bien loin de ce que nous pouvons imaginer de morbide en regardant les photos du cimetière des Capucins à Rome. Mais s'arrêter aux illustrations serait une erreur. L'intérêt de l'ouvrage – fascinant – réside dans l'étude de l'histoire, de la foi, des superstitions, des coutumes, de l'homme avec sa part de ténèbres et d'espoir.